

Le Tartuffe de Molière est-il un croyant?

C'est Eugène Rigal qui a posé la question suivante: Le Tartuffe de Molière est-il un croyant? Nous allons lui répondre en étudiant le caractère du Tartuffe dans la célèbre comédie de Molière.

Être un croyant c'est considérer Dieu comme notre père à tous, comme le créateur tout-puissant de l'univers, comme le maître de tout le monde, de notre destinée, de nos désirs, de nos idées; c'est croire en Dieu, le rédempteur de tous les péchés et le juge suprême des hommes soit dans cette vie soit dans l'autre. Voilà ce que c'est qu'un croyant dans le sens chrétien de nos jours et surtout dans le sens protestant. Mais il ne faut pas oublier que Molière vivait du temps de Louis XIV dans un pays catholique et que c'est de la croyance catholique qu'il est question dans le Tartuffe. Tandis que ce n'est que la sincérité de l'âme qui amène le protestant au suprême bonheur, le catholique y est conduit par les exercices de pénitence qu'il doit observer tous les jours à l'église et chez lui. C'est le curé qui impose des exercices de pénitence, c'est l'église qui dispose des indulgences de manière qu'elle peut donner l'absolution de tous les péchés excepté les péchés mortels. Non pas que cette piété extérieure soit la maxime du catholicisme, mais c'est un abus qui date de longtemps. Cet abus est la faute des papes et surtout des jésuites, qui ont dégénéré la religion en faveur de leur despotisme; car la vraie confession catholique considère la sincérité de l'âme et la sincérité de la pénitence comme aussi nécessaire à un vrai dévot que le fait la confession protestante.

D'après ces idées commençons par étudier le caractère du Tartuffe comme il est représenté dans la pièce, ensuite nous allons critiquer les pensées d'Eugène Rigal, lire les manifestations de notre poète concernant ce sujet, comparer Tartuffe et Don Juan, faire connaissance des contemporains et des précurseurs de l'imposteur, étudier le sens du titre, enfin nous rendre compte des expériences de Molière lui-même; et nous finirons par considérer le combat spécial contre la Compagnie du St. Sacrement de l'Autel.

Le Tartuffe dans la comédie.

Comment le Tartuffe est-il représenté dans la comédie? Dans les deux premiers actes on ne le voit pas du tout, quoiqu'il soit dans la bouche de chacun. Il est peint sous les couleurs les plus vives. Dans la maison où il s'est retiré il y a deux partis: celui d'Orgon et de Madame Pernelle, qui le favorisent, et celui d'Elmire, de Damis et de Dorine, qui le méprisent.

„Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière;
Il faisait des soupirs, de grands élancements
Et baisait humblement la terre à tous moments:
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.

Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
 Et de son indigence, et de ce qu'il était,
 Je lui faisais des dons; mais, avec modestie,
 Il me voulait toujours en rendre une partie.
 C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié;
 Je ne mérite pas de vous faire pitié.
 Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
 Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
 Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
 Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
 Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
 Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle:
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
 Un rien presque suffit pour le scandaliser,
 Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
 D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère.“

v. Orgon I, 6.

Voilà toute l'histoire qui précède notre pièce. Quand Tartuffe entre enfin en scène, il ressemble en effet au portrait qui nous en a été fait dans l'exposition.

„Il se porte à merveille
 Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.“

v. Dorine I, 5.

C'est à Laurent, son domestique, qu'il adresse les premières paroles:

„Laurent, serrez ma haine et ma discipline,
 Et priez que toujours le ciel vous illumine.
 Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
 Des aumônes que j'ai, partager les deniers.“

v. Tartuffe III, 2.

Y a-t-il quelque chose de plus caractéristique? La dévotion est tellement exagérée qu'il n'est pas possible d'y croire. Il prétend se discipliner comme les flagellants et se vêtir comme Jean-Baptiste. Il ne parle du ciel et de ses œuvres de bienfaisance envers les prisonniers que pour être vénéré de tout le monde. Ensuite il demande à Dorine de couvrir son sein. Le bon sens n'y voit qu'une affectation et une forfanterie inouïe, surtout une sensualité bizarre. Il parle aux domestiques d'une manière arrogante, et on est surpris de son changement de ton, quand il est question de madame. Il se radoucit peu à peu, et aussitôt que madame est entrée dans la salle, il est tout confit en douceurs et plaisirs. Lui, qui la veille a soupé devant elle, lui tout seul, et fort dévotement a mangé deux perdrix avec une moitié de gigot en hachis; lui, qui sans trouble a dormi jusqu'au lendemain dans son lit bien chaud, tandis que madame n'a pas fermé sa paupière un moment; lui, qui pour réparer le sang qu'a perdu madame par la saignée, a bu à son déjeuner quatre grands coups de vin — ce dévot égoïste feint maintenant d'avoir pour elle une compassion profonde et la comble de ses vœux pieux. Il lui assure qu'il n'a jamais fait au ciel nulle dévote instance qui n'ait pour objet sa convalescence et que, pour rétablir la chère santé de madame, il aurait donné la sienne. D'après ce qu'il dit, il fait bien moins qu'elle ne mérite, et ses prières n'ont pas l'ardeur qu'il faut pour attirer du ciel la grâce de sa santé. Il fait donc semblant d'avoir une modestie extraordinaire et une dévotion singulière. Mais c'est Elmire elle-même qui découvre toutes ses pensées intimes et montre que sous l'ombre d'une dévotion hypocrite se cache une sensualité criminelle, dont elle est l'objet, la femme de

son bienfaiteur. Il fait serment que ce n'est qu'entraîné par un zèle enthousiaste qu'il a blâmé les visites qu'elle recevait; il lui serre le bout des doigts, il lui met la main sur le genou et il s'assied tout près d'elle. Elmire commence à parler du mariage projeté par son mari entre Marianne et Tartuffe, mais ce dernier aspire à un autre bonheur. L'amour du ciel n'étouffe pas l'amour temporel dans le cœur de l'imposteur; il n'appréhende plus que cette ardeur secrète envers l'épouse de son bienfaiteur soit une surprise adroite du noir esprit. Après avoir fait de vains efforts pour fuir ses yeux, il a enfin connu qu'il peut ajuster cette passion avec la pudeur. Pour être dévot, il n'est pas moins homme; la douceur des regards d'Elmire a tout surmonté: jeûnes, prières, larmes, et a tourné tous ses vœux du côté de ses charmes. D'ailleurs il n'est pas un galant de cour qui soit bruyant dans ses faits et vain dans ses paroles, qui aille divulguer toutes les faveurs de la femme aimée; mais Tartuffe brûle d'un feu discret et est capable de garder son secret. Il est de ces gens qui prennent de leur renommée un soin extraordinaire, et c'est en eux qu'on trouve un amour sans scandale et du plaisir sans peur. Voilà Tartuffe tout à fait démasqué, et il finit par demander grâce à sa témérité.

Voyons-le à présent combattre contre ses ennemis. Damis s'est retiré dans un petit cabinet d'où il a tout entendu, et il croit que la bonté du ciel l'y a conduit pour confondre l'orgueil d'un traître. Il va régaler son père de cet incident tout frais. Tartuffe entend toute l'accusation. Il se reproche d'être un méchant, un coupable, un malheureux pécheur, le plus grand scélérat qui ait jamais existé. Il n'a pas l'orgueil de se défendre, il ne demande qu'à être chassé de la maison.

„Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.“

v. Tartuffe III, 6.

Il continue à défendre son ennemi Damis et à prier Orgon de croire à son rapport. Il ne faut pas se fier à son extérieur, il ne faut pas se laisser tromper par l'apparence, car la pure vérité est, il l'avoue, qu'il ne vaut rien. C'est à genoux qu'il veut souffrir l'ignominie que lui ont valu ses crimes. Il finit par l'implorer au nom de Dieu de ne pas s'emporter, il aimerait mieux souffrir la peine la plus dure que de voir puni son ennemi.

Voilà les moyens les plus efficaces qu'emploie le dévot pour se tirer d'embarras. Il éblouit de nouveau sa dupe, il se dégage de son adversaire, et Orgon finit par le regarder comme une sainte personne. Tartuffe joint les mains en s'écriant:

„O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne!“

v. Tartuffe III, 7.

Voilà le comble de l'hypocrisie. Damis est parti, et les paroles de l'hypocrite semblent alors accuser le fils d'une ingratitude inouïe envers son père. Cette ingratitude fait souffrir à son âme un supplice qui lui serre le cœur de sorte qu'il croit en mourir. En ce moment il a regagné la compassion et la confiance entière de son protecteur; il ose proposer son départ sous prétexte qu'il est haï de tout le monde et qu'il est désagréable à madame Elmire. De cette manière il arrache à son ami la prière intense de ne pas le quitter, prière à laquelle l'imposteur cède en prétendant se mortifier. Même Elmire, il ne la fuira pas, mais en dépit de tous, il la fréquentera pour enrager le monde, c'est-à-dire pour causer à Orgon la plus grande joie. Ce n'est pas encore tout: Orgon le fait héritier de tous ses biens et va dresser un écrit pour rendre la donation indiscutable.

Tartuffe a réussi dans tous ses projets; il a éloigné son ennemi mortel et obtenu toute la fortune de son hôte. Néanmoins il prétend faire ce que le ciel lui ordonne en pardonnant à Damis; mais le ciel ne lui ordonne pas de vivre avec lui, et il préfère souffrir contre toute raison

qu'on chasse le fils de la maison. De même il affirme que tous les biens de ce monde ont pour lui peu d'appas; il se résout à recevoir la donation du père parce qu'il craint que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains. Aux accusations de Cléante, il ne répond qu'en prenant congé pour aller accomplir un certain devoir pieux qui le demande dans ses appartements.

Nous sommes arrivés au point où le Tartuffe voit tous ses désirs réalisés et s'est bien tiré d'affaire. Mais voyons le dénouement et jugeons sa conduite dans les derniers actes. Il est seul dans l'appartement d'Elmire, les portes sont fermées et nous l'entendons parler franchement, dévoilant ainsi l'intérieur de son âme. Quelle sensualité lascive, quelle suavité scélérate, quel mépris de toutes les bienséances ne découvrons-nous pas dans le cœur de ce prétendu dévot! Quelle insolence envers le ciel dont il ne cesse de parler!

„Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
Et cela ne doit point retenir votre cœur . . .
Le ciel défend, de vrai, certains contentements;
Mais on trouve avec lui des accommodements
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention . . .
Enfin votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce que fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.“

v. Tartuffe IV, 5.

Y a-t-il une hypocrisie plus abominable, un blasphème plus outrageant, une incrédulité plus éclatante? C'est toute la casuistique des jésuites.

Orgon, de sa cachette, entend tout ce que dit son ami et sait maintenant ce que l'imposteur pense de lui.

„Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.“

v. Tartuffe IV, 5.

Tartuffe est découvert, ses qualités et ses pensées sont mises au jour. Cependant il ne semble pas du tout en être affligé, il parle plutôt à son bienfaiteur d'une manière arrogante et infâme comme un homme qui peut commander en maître dans une maison qu'il a ruinée; car c'est lui qui a reçu la donation de la maison entière; il est même le gardien d'une cassette secrète où il y a des papiers politiques qui peuvent perdre Orgon. Il veut confondre son imposture, venger le ciel et amener au repentir ses amis d'autrefois.

L'hypocrisie semble avoir vaincu. Tartuffe va couronner toutes ses perfidies en faisant arrêter Orgon de la part du roi. Par cette action monstrueuse il prétend faire son devoir et servir le prince.

Tout à coup cependant l'action se transforme; ce n'est plus Orgon qu'il s'agit d'arrêter, mais bien Tartuffe lui-même. Son imposture et sa fourberie ont été depuis longtemps reconnues par un roi

„Dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.“

L'exempt V, 7.

La supposition de Rigal.

Le Tartuffe est-il un croyant? Cet homme qui doit tout à son ami: vêtement, logis, nourriture, amitié, cet homme qui n'avait pas de souliers — il lui est reconnaissant en faisant le malheur de sa fille, en séduisant sa femme, en chassant son fils de la maison paternelle, en le dépouillant de tout son bien et enfin en le dénonçant comme traître auprès du roi. Cet homme qui finit par être démasqué comme un fourbe connu — Rigal le prend pour un croyant. „Faut-il penser que Tartuffe croit rendre service à Dieu, quand il lâche la bride à des passions infiniment plus basses et méprisables que celles des dévots de la cabale? Plus simplement même, faut-il dire qu'il croit en Dieu?“ v. Rigal p. 235.

Voilà la question que nous pose ce professeur. Il n'accepte ni l'explication de Brunetière ni celle de Doumic. Tartuffe n'est un faux dévot qu'en ce qu'il ne dirige pas sa vie d'après ses croyances, qu'il impose très sévèrement aux autres. Il va jusqu'à la cupidité, jusqu'à la débauche, mais il est libertin au sens moral du mot, sans être libertin au sens religieux. Il est familier avec Dieu; tel mystique s'est livré aux pires débauches et n'a pas été effrayé de sa conduite: il est si sûr d'être uni à Dieu par ses extases! — C'est ainsi que Rigal croit prouver sa supposition.

On sait que la piété mystique et le libertinage étaient de tout temps parents. Dans le gnosticisme du deuxième siècle on trouve l'austérité la plus sévère tout près d'une immoralité mystérieuse d'après le principe des libertins *παραχρησθαι τῆ σαρκί*. Au commencement du quatorzième siècle on trouve les sœurs et frères du libre esprit, les épigones d'Amalrich de Bena. D'après eux chaque dévot est devenu un Christ dans lequel Dieu a été incarné. Celui qui est parvenu à la perfection de la vie évangélique par une abnégation ascétique est libre de toute loi et ne peut plus pécher; en conséquent il peut suivre tous les penchants de sa nature divine, il peut tout faire sans remords et sans péchés. Vous vous souvenez des anabaptistes aux Pays-Bas, du royaume de Jean de Leyden à Munster au seizième siècle, où la piété finit par une abominable communauté des biens et des femmes. C'est Chauvin qui, en 1545 combattit les libertins en écrivant son livre intitulé: „Contre la Secte phantastique et furieuse des Libertins, qui se nomment Spirituels.“ Ces derniers n'étaient libertins qu'au sens moral du mot; mais il y avait au seizième siècle et dans les Pays-Bas des spirituels tels que Coppin, Quintin et Pocquet qui étaient aussi des libertins religieux.

Tartuffe est libertin au sens moral du mot. Rigal l'assure et nous l'approuvons. Mais n'est-il pas aussi libertin au sens religieux? En public, c'est Dieu qu'il adore, en secret, il a une dévotion à nulle autre pareille pour la femme de son bienfaiteur (v. III, 3). D'après ce qu'il dit au premier rendez-vous on pourrait peut-être croire que c'est un amour mystérieux qui croit adorer la divinité en adorant une créature céleste. Mais lisez les passages du quatrième acte et vous changerez d'opinion:

„Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

v. Tartuffe IV, 5.

Lorsqu'Elmire lui répond en lui rappelant les sermons par lesquels il a tant fait peur à tous, Tartuffe en rit et prouve son manque de foi.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
„Madame et je sais l'art de lever les scrupules. . . .
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.“

v. Tartuffe IV, 5.

Ces paroles nous révèlent les pensées secrètes de notre dévot. Son amour n'est donc pas la conséquence d'un mysticisme exagéré comme chez les sœurs et frères du libre esprit; ce n'est qu'une libidinosité qui s'était cachée jusqu'à ce moment-là sous une prétendue dévotion. C'est du ciel qu'il a toujours parlé; mais quand il s'agit de satisfaire ses désirs secrets, lever un tel obstacle que le ciel est peu de chose. En public, il est le dévot sérieux qui dans ses sermons fait peur à tous; en secret, il n'a pas de scrupules; il trouve des accommodements avec le ciel. Il connaît parfaitement la casuistique des jésuites, il a appris la science d'étendre les liens de sa conscience et ce qui est le pire: il peut „rectifier le mal de l'action avec la pureté de l'intention“ (v. T. IV, 5); enfin ce n'est pas pécher que de pécher en silence: n'est-ce pas là un vrai blasphème et la fin de toute croyance?

Tartuffe est donc libertin au sens moral et au sens religieux. Objectez que la casuistique des jésuites est aussi l'expression d'une dévotion autorisée, je prétends que c'est un blasphème. Objectez que la pratique relâchée de la confession de ce temps-là était convenable, je vous assure que c'est la fin de toute moralité sérieuse. Si Tartuffe croyait en Dieu, il devrait diriger sa vie d'après ses croyances; si cependant il ne regarde pas comme péché le péché secret, il ne se doute pas de l'omniscience et de l'omniprésence de Dieu. Il n'est donc pas sûr d'être uni à Dieu par ses extases. Par conséquent il ne croit pas en Dieu.

Ses œuvres de bienfaisance, ses prières, ses jeûnes, ses exercices de pénitence sont louables. Il pense peut-être que cela suffit pour obtenir l'absolution de tous ses péchés, qu'en outre il peut vivre comme le pire des scélérats. Cela serait possible vu la pratique relâchée de la confession de cette époque. Si croire à l'église est la même chose que croire en Dieu, Tartuffe est peut-être un croyant. Cependant la croyance de ce dévot serait la plus basse qui ait jamais existé dans une âme vile; mais je crois que même ses exercices de pénitence sont hypocrites.

Ses procédés envers ses meilleurs amis, lesquels sont criminels, confirment cette conclusion.

Enfin pour tout résumer, faut-il croire que Tartuffe qui d'une part est dévoué à l'église, d'autre part blasphémateur contre le ciel et criminel envers ses amis soit un croyant?

Je dirais que non.

Les manifestations de Molière.

Rigal dit: „Qu'est-ce que ces faux dévots, ces gens de bien à outrance et ces faux monnayeurs en dévotion? Sont-ce des incroyants et des athées? Si Molière le pensait, il est dommage qu'il ne l'ait pas dit: or, nulle part, ni dans ses placets, ni dans sa préface, Molière n'a prononcé ce mot, qui couperait court au débat que Tartuffe est un athée.“

Écoutons Molière lui-même dans ses manifestations concernant le Tartuffe. D'abord dans la préface il dit: „Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent. Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec les précautions que me demandait la délicatesse de la matière; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon

scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.“

Et plus tard: „Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire; on n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs.“

Au premier placet, notre poète montre la pureté de son intention en écrivant la comédie: „J'avais eu, Sire, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnayeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistiquée.“

C'est ainsi qu'il assure au roi dans son premier placet que c'est un véritable et franc hypocrite qu'il veut étaler dans sa comédie:

„Je l'ai faite, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière; et pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pourrait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un **véritable et franc hypocrite**.“

Les intentions de Molière se manifestent d'une manière indubitable dans le second placet: „Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là **n'attaquaient que la piété et la religion dont ils se soucient fort peu**; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde.“

Ces paroles nous rappellent la conversation qui eut lieu entre le roi et le grand Condé après une représentation de Scaramouche hermite, huit jours après que la comédie de Molière eut été interdite. Le roi dit au grand prince: „Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de Scaramouche“; à quoi le prince répondit: „La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.“ Nous trouvons cette anecdote à la fin de la préface.

Molière lui-même fait donc une distinction expresse entre les vrais dévots et les faux monnayeurs en dévotion. Ces imposteurs n'ont pas de croyance; notre poète a prononcé ce mot:

„Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune . . .
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices.“

v. Cléante I, 6.

Le Tartuffe et Don Juan.

Nous avons une autre manifestation de Molière concernant ce sujet au cinquième acte de Don Juan. C'est là qu'il fait dire à son personnage: „L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine.“

Nous voilà arrivés à la question suivante: Pourrait-on conclure quelque chose de Don Juan pour notre Tartuffe?

Disposé à l'hypocrisie dès le premier acte, Don Juan se fait hypocrite au cinquième de la manière la plus frivole. Parce que beaucoup de gens ont rhabillé les désordres de leur jeunesse par l'hypocrisie, il se fait lui-même un bouclier du manteau de la religion. Sous cet habit respecté, il aura la permission d'être le plus méchant homme du monde. Il ne quittera point ses douces habitudes; mais il se divertira à petit bruit (cf. Tartuffe IV, 5). S'il vient à être découvert, il verra prendre ses intérêts à toute la cabale et sera défendu par elle contre tous. Il s'érigera en censeur des actions d'autrui, jugera mal de tout le monde, et n'aura bonne opinion que de lui. Dès qu'une fois on l'aura choqué tant soit peu, il ne pardonnera jamais et gardera tout doucement une haine irréconciliable. Il fera le vengeur des intérêts du Ciel, et, sous ce prétexte commode, il poussera ses ennemis, il les accusera d'impiété, et saura déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle. Don Juan se fait hypocrite suivant ces pensées athées. Il n'y a dans ce chevalier ni croyance, ni respect de Dieu, ni respect des hommes. Tout est blasphème, tout est égoïsme, et il ne tient compte de rien. Cet hypocrite n'est pas un croyant, c'est de quoi nous ne doutons pas en le voyant achever la transformation mentionnée.

Don Juan a-t-il des relations avec le Tartuffe? Sans doute. Peut-être le premier est-il dirigé contre la corruption morale de la cour, tandis que le Tartuffe découvre les maux de la vie ecclésiastique. Celui-là est donc le pendant de celui-ci, et parce que les représentations du Tartuffe étaient interdites par les intrigues du clergé, Molière se résolut à réunir dans une seule pièce les attaques contre l'hypocrisie et la corruption morale.

Tandis que dans le Tartuffe nous avons un hypocrite achevé, c'est la naissance d'un faux dévot que nous voyons dans le Festin de Pierre ou Don Juan. Nous apprenons toutes ses pensées intimes, nous pénétrons jusqu'au fond de son âme, nous connaissons ses derniers motifs. C'est donc Molière lui-même qui nous montre que dans l'imposteur il n'y a rien de bon, qu'il n'est qu'un scélérat, enfin qu'il n'est pas un croyant.

La question étymologique.

Que veut dire le nom que Molière a pris comme titre de sa comédie? Il l'a intitulé „Le Tartuffe ou l'Imposteur“. Ce mot „le“ est remarquable et nous montre qu'il n'y est pas question d'un seul homme, mais d'une espèce d'hommes comme dans l'Avare et le Misanthrope. Quant à l'étymologie on doit peut-être se souvenir du contemporain de notre poète, Lorenzo Lippi, qui mourut en 1664. Il emploie le mot *tartufo* dans le poème „Il malmantile racquistato“:

Quasi di viver Batistone stufo
 Egeno affronta con un ponteruolo
 E perchè quei l'uccella come un gufo
 Salta, che pare un gallettin marzuolo,
 E tanto fa ch' Egeno il mal tartufo
 Manda con un buffetto a far querciuolo
 E poi lo piglia, et in tasca sel impiatta
 Per darlo per un topo alla sua gatta.“

Tartufo y a le sens de coquin v. Undecimo cantare 47.

Dans la comédie de Vaccaria par Ruzzante (1561), un domestique rusé, qui est le maître des intrigants, s'appelle Truffo. Nous trouvons Truffaldino dans Turandot de Schiller. Remarquons en outre avec Sainte-Beuve (Port-Royal, t. III p. 288) que Tartuffe, Onuphre, Panulphe ou encore Montufar chez Scarron, tous ces noms nous présentent la même idée dans une onomatopée confuse, quelque chose de caché et de clandestin. Ni la dérivation du grec *τροφάω* ou *τροφή*, ni celle de l'allemand „Ter Teif“ = „Der Teufel“ ne paraissent probables. Ceux qui savent l'ancien français, savent aussi que „truffer“ et „trufler“ veulent dire „décevoir“; truffe, truffle signifie dérision et persiflage. Mais „truffle“ signifie non seulement bouffonnerie, fanfaronnade, mais aussi truffe, espèce de champignon. Est-il permis d'appliquer la petitesse de la truffe à la sottise du dévot, l'endroit où on la trouve à la perfidie de l'imposteur, sa forme sphérique à la taille rondelette du parasite, sa qualité de stimuler la sensualité aux désirs charnels du bigot? Non, je ne le crois pas.

La signification de l'hypocrite religieux n'est pas encore comprise dans le mot Tartuffe. Par ce nom on ne peut pas juger de la croyance ou du manque de foi d'un homme. Ce n'est que Molière qui y joint le sens d'hypocrite religieux en y ajoutant celui d'imposteur. Ce mot dérive du latin *impostor*, *imponere*. La signification de trompeur religieux s'y joint dès le moyen âge v. l'ouvrage attribué à Frédéric II de Hohenstaufen „De tribus impostoribus“, où il appelle imposteur et Christ, et Moïse et Mahomet. Voltaire donne à Mahomet le nom d'imposteur à la Mecque et de prophète à Médine. Imposteur est en français un homme qui trompe par sa manière de penser, trompeur et fourbe est un escroc dans un autre sens.

Les prototypes littéraires du Tartuffe.

Regardons les prototypes littéraires à qui on a attribué le titre d'imposteurs. En les considérant, nous pourrions bien distinguer, s'ils sont des imposteurs dans le sens subjectif ou dans le sens objectif. Il est possible de connaître le cœur et les pensées des imposteurs par les littératures précédentes.

Le sujet de l'imposteur n'était pas inconnu au moyen-âge. Vous le trouvez dans Boccaccio, dans le Roman de la Rose, dans la Divine Comédie et au seizième siècle chez Regnier. On doit aussi faire mention de Mandragola par Machiavelli. En 1542 parut la comédie de l'Arete intitulée *Ipocrito*, dont le faux-semblant est un pauvre parasite qui se dédommage de son ascétisme public par des dîners copieux en secret. Il fait en outre le postillon d'amour de la fille de son protecteur.

Sûrement Molière a bien connu cette littérature, mais c'est la comédie italienne, „il Pedante“, qui l'a directement influencé (il teatro delle favole rappresentative, Venetia, Pulciani 1611). „Il Pedante“ demeure dans la maison de Pantalon, où il jouit d'une grande confiance,

et où il exerce un ascendant énorme sur tout le monde. Il séduit son ami par sa prétendue piété; ses mots ne laissent pas d'être des sermons, et il ne cesse de parler de ses péchés.

Mais en même temps il est amoureux de la belle Isabelle, femme de Pantalon. Il lui insinue que, si elle veut pécher, il vaut mieux choisir un ami de la maison et un confident que d'entrer en relation avec un étranger: „non devrebbe ricorrere a forestieri ma a persone domestiche et conosciute“. Il finit par s'offrir lui-même. Isabelle devine le caractère de cet imposteur, et deux autres personnes, Orazio et Graziano, le considèrent depuis longtemps comme un pécheur et comme un vaurien. Ce n'est que Pantalon qui, dans son aveuglement, lui est dévoué de tout son cœur. Sa femme lui ouvre les yeux, lui fait savoir sa conversation avec le pédant, et enfin elle trouve moyen pour mettre au jour toute la vérité. Elle répand la fausse nouvelle du départ de Pantalon, et après que le pédant eut menacé de se tuer, si elle rejetait son amour, elle lui accorde un rendez-vous. Isabelle le fait appeler dans sa chambre à coucher; il vient à son lit et au moment suprême elle appelle son mari, et tous les habitants de la maison accourent. Le pédant se voit démasqué et il souffre la peine due au crime qu'il a commis.

Voilà toute l'action du Tartuffe. Le reste a peut-être été pris par Molière dans un roman espagnol d'Alfonso Solas Barbadillo: La fille de Celestina. Cette histoire fut traduite en français par Scarron sous le titre „Les Hypocrites“. Un imposteur s'unit à deux femmes dignes de lui pour mener en apparence une vie édifiante. Montufar, l'imposteur, se déguise en religieux, il parle avec onction et il fait semblant de s'épuiser dans des œuvres de bienfaisance. Il aime à visiter les prisons et à prêcher aux prisonniers. Un étranger qui connaît les trois faux-semblants depuis longtemps, tâche de démasquer Montufar et ses pieuses amies, mais le peuple prend parti pour les dévots et menace le dénonciateur. (Qu'on se rappelle les maximes de Don Juan V.) Montufar le protège comme Tartuffe protège son ennemi et le met en garde contre la rage de la foule. Il relève le blessé et il l'embrasse en s'accusant de vilain, de pécheur, et il demande aux assistants de diriger les accusations, les pierres et les épées contre lui-même. Après cela, Montufar passe pour un saint, et sous le masque de dévot il mène avec ses amies une vie libertine et luxurieuse. Il finit enfin par être dénoncé par son domestique qu'il avait imprudemment maltraité. L'imposteur n'est pas puni et il s'enfuit avec les richesses qu'il a amassées par son imposture.

Dans toutes ces œuvres littéraires nous ne trouvons pas de croyance; toute piété est feinte et n'a pour but que de gagner des richesses et de vivre dans la débauche. Donc si tous les hypocrites des littératures précédentes ne sont pas des croyants, le Tartuffe en serait-il un?

Combat de Molière contre les imposteurs de son temps.

Parlons de Molière lui-même. Quelles raisons peuvent l'avoir poussé à composer cette pièce? Remontons d'abord à la jeunesse de notre poète. Considérons le milieu où il vivait alors et les expériences qu'il fit. Il ne serait pas impossible que les premières idées de son Tartuffe remontassent au temps où il fréquentait le lycée. Ce fut au Collège de Clermont, nommé Louis le Grand, qu'il passa une heureuse enfance. Mais la ferveur de la jeunesse fit naître en lui une haine contre les amis, comme on appelait les frères jésuites, qui se faisaient fort d'être les conseillers de la conscience. Il écoutait avec enthousiasme Gassendi, le philosophe dans la robe, qui pendant des années passait pour un hérétique au collège des jésuites, où Molière étudiait. Il n'est pas douteux que le cœur du poète, avide de liberté, n'ait dévoré le scepticisme

de ce philosophe avec l'esprit négatif qui est propre à la jeunesse. C'était à la liberté qu'aspirait le jeune homme; ce fut là qu'il trouva des pensées libératrices. Comment ne se serait-il pas révolté contre la suppression systématique de toute libre activité d'esprit, contre la surveillance exagérée de tout besoin, même de ceux de l'âme? Son antipathie pour la propagande cléricale, pour la puissance des jésuites augmenta encore par les expériences qu'il fit dans la maison du prince de Conti qu'il imita dans son Don Juan. C'était à la cour même que les jésuites exerçaient leur métier pernicieux. Afin d'arriver au pouvoir, ils étaient indulgents pour les vices des puissants. Ce n'est pas par hasard que Louis XIV, qui avait toujours été bon et honnête, établit plus tard, et peut-être conseillé par son confesseur le père Annat, jésuite, un régime de maîtresses qui livra toute la France aux mains des jésuites. Le souverain et les sujets rivalisèrent en immoralité. L'église même ne fut plus le rempart de la morale. L'archevêque Harley de Paris, qui avait refusé de faire un enterrement religieux à Molière, mourut dans les bras de sa maîtresse. Michelet raconte dans son livre intitulé „Le Prêtre, la femme et la famille“ une terrible histoire de séduction, dans laquelle un bigot joua un grand rôle 1653—1658 (Pascal, Lettres prov. 87). La probité même n'existait plus dans ce pays. Un certain Gourville, qui à l'arrestation de Fouquet en 1661 devait s'enfuir, confia une partie de sa fortune à la bien connue Ninon de l'Enclos et l'autre partie au grand pénitencier de Notre-Dame à Paris. Quand il eut la permission de rentrer, Ninon rendit la cassette; mais le curé avait dépensé le contenu de l'autre en soi-disant œuvres de bienfaisance et pour le salut éternel de Gourville. Les jésuites défendaient en quelques cas le vol, mais la calomnie et la falsification étaient en vogue, comme on le voit dans l'histoire du landgrave de Hessen-Rheinsfeld (Pascal 213). „Tout le monde le reconnaît, tout le monde en parle avec exécration, mais il y en a peu qui soient capables de s'opposer à une si puissante tyrannie.“ (Pascal 214.) N'est-il pas naturel que le poète eût une grande antipathie contre la piété de ce temps-là? Ne croyez-vous pas qu'il doutât de toute sorte de dévotion et qu'il prît la résolution de faire tout son possible pour combattre cette hypocrisie qui à cette époque était un vice à la mode?

Une année avant la première représentation du Tartuffe, en 1663, il y eut un exemple éclatant de la perfidie et de la cruauté des jésuites, la tragédie de Simon Morin. Celui-là enseignait que Dieu ne gouverne les âmes que par des moyens intérieurs sans l'intervention de Jésus-Christ et sans le secours des sacrements ou de l'Église. Des Marez trouva les disciples de Morin et sut si bien écarter leurs soupçons par des mensonges et par une feinte franchise qu'ils lui donnèrent deux cahiers écrits de la main de Morin, sur lesquels il put bâtir son procès. Peu à peu il gagna entièrement la confiance du „Fils de l'homme“ — c'était le nom que se donnait Morin — qui lui révéla ses doctrines les plus secrètes. Ensuite Des Marez le dénonça. Grandin fut chargé de faire le procès contre Morin, qui mourut en 1662 sur le bûcher.

C'est la Compagnie du Saint-Sacrement de l'Autel qui commit ce crime; et quand le Tartuffe fut joué, tout le monde fut convaincu qu'il combattait cette société.

La compagnie, qui fut fondée sous le règne de Louis XIII, est due à M. de Ventadour. Il lui semblait que, si son dessein se réalisait, une floraison de bonnes œuvres couvrirait la terre de France, que l'ivraie de l'hérésie ne tarderait pas à en être extirpée, et que le „règne du Christ“ se manifesterait alors dans sa gloire. Au temps de Molière c'était une société puissamment organisée. Les actions étaient dirigées par le principe des jésuites: „La fin sanctifie les moyens.“ Le secret était la condition du succès de cette compagnie; elle voulait mener ses contemporains d'une façon occulte et mettre la main dans tout.

On ne reconnaissait son travail qu'à des sollicitations dictées par l'intérêt du ciel, mais toujours âpres et vindicatives. „On ne constatait, comme résultats de leurs efforts, que menace contre les individus suspects d'indépendance morale, mesures de rigueur contre des gens inoffensifs, acharnement contre les pécheurs, ruine ou mort d'hommes attaqués avec un fer sacré. S'ils avaient agi en pleine lumière, ils auraient passé pour ce qu'ils étaient. Cachés dans l'ombre, ne faisant jouer que des ressorts secrets, il était impossible qu'on ne se méprît point sur leurs intentions réelles et sur la sincérité de leur zèle. A la rancune inspirée par leur fanatisme s'ajoutait nécessairement la haine que souffle aux âmes une hypocrisie soupçonnée. On disait couramment à Versailles: „Les dévots sont intéressés.“ Ceux des évêques qui ne les aimaient point, étaient les premiers à les qualifier ainsi. Molière ne pouvait avoir sur eux que l'opinion commune.“ (v. La cabale des dévots p. 400.)

En 1660 les autorités civiles partirent en guerre contre la ligue secrète. On parlait partout de cette persécution des dévots, et quand le Tartuffe fut joué pour la première fois, le public en fit l'application à des personnes de grande qualité.

En 1690, un anonyme dans la vie de la mère Gautron, supérieure du monastère de la Fidélité de Saumur, raconte quelque chose de la conduite de Fénelon à la cour: „On disait qu'il était de la cabale et de la faction des dévots qui étaient alors regardés comme des gens remuants et dangereux. Quand la comédie du Tartuffe parut, on dit à l'auteur qu'il aurait bien mieux fait de donner une épée qu'une soutane à son faux dévot, on voulait indiquer M. de Fénelon.“

P. Rapin nous donne un écho fidèle de ce qu'on disait autour de lui:

„La secte des dévots qui fit depuis tant de bruit se forma, dont le marquis de Fénelon, le comte de Brancas, le marquis de Saint-Mesme, le comte d'Albon, tous personnes de qualité et de la cour, furent les principaux chefs . . . Ceux même qui en furent, devinrent odieux à la cour par l'affectation qu'ils eurent de donner ou de faire donner les avis au cardinal sur sa conduite par des voies choquantes et nullement honnêtes: ce qui irrita le cardinal et l'obligea à rendre ces gens suspects au roi, lequel pour les décrier, les fit jouer quelques années après, sur le théâtre, par Molière.“ (v. La cabale des Dévots p. 400.)

Sans doute c'est la fausse dévotion de cette ligue secrète que Molière attaque dans sa pièce v. Cléante I, 6.

„Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel courir à leur fortune,
Qui brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.“

Brunetièrre a fait une remarque intéressante: „Quelle est la distinction que Cléante essaye d'établir entre les „vrais“ et les „faux“ dévots? Les faux dévots, ce sont pour lui tous ceux qui „étalent“, si je puis ainsi dire; ce sont ceux qui pratiquent en quelque sorte ouvertement;

ce sont tous ceux qui ne se cachent point de leur dévotion comme d'une faiblesse ou comme d'un crime. Mais l'enseigne des vrais est de n'en pas avoir; ils se contentent d'être dévots pour eux-mêmes; et pourvu qu'ils vivent bien, ils laissent les autres vivre à leur guise. En d'autres termes encore, la marque de la vraie piété pour Cléante, c'est de ne se soucier que d'elle-même. Dès que la religion prétend s'ériger en guide de la vie, elle lui devient suspecte, comme il dit encore, de „faste et d'insincérité.“ (v. Raoul Allier, La cabale des dévots p. 407.)

Voilà l'idée de Molière: c'est d'opposer les dévots de cœur aux faux dévots de la cabale v. Cleante I, 6.

„Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable;
Ils ne censurent point toutes nos actions:
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.“

C'est ainsi que notre poète attaque les faux dévots qui prêchent au milieu de la cour. Il condamne toute leur piété comme une fausse dévotion; car on ne saisissait leur action que sous la forme d'intrigues devinées ou de cabales surprises. Il condamne toute cette piété jésuitique, même toute la compagnie c'est-à-dire sa tartufferie tyrannique. Chez ces intrigants il ne s'agit ni de croyance ni de manque de foi, mais uniquement de la puissance de l'église. Un membre de cette ligue ne doit jamais poursuivre des vues personnelles, mais seulement l'intérêt de l'église universelle et avant tout la vénération du saint sacrement de l'autel. Pourquoi cela? Parce que la puissance ou la faiblesse de l'église catholique dépend de ce mystère. Cette église peut ordonner à Dieu de descendre dans l'ostensoir, ce qui fait que le prêtre devient plus puissant que Dieu lui-même. C'est de cette manière que l'église exerce une influence énorme sur le peuple. Selon la maxime jésuitique „la fin sanctifie les moyens“ les membres de la ligue profitent de toutes les intrigues pour arriver au but de la gloire de l'église universelle. C'est elle qui dispose de l'absolution et qui récompense ses fidèles serviteurs. Sous ce point de vue la piété de l'individu se perd dans l'universel; il ne devient que le serviteur de la grande église. C'est à elle seule qu'il croit. Molière condamne cette piété; car ce n'est pas la croyance qu'il exige.

Le Tartuffe est d'une part la personnification de la cabale du temps de Louis XIV, d'autre part il est indépendant de l'histoire. Il est le type de l'hypocrisie de tous les temps. La vraie dévotion est la sincérité de l'âme et la vertu que nous rencontrons dans Cléante v. I, 6:

„Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.“

Les vrais dévots se mêlent de bien vivre, comme nous l'avons vu:

„Et leur âme est portée à juger bien d'autrui
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.“

Tartuffe n'a pas une telle croyance:

„Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;“ v. Tartuffe IV, 5.

Dieu ne doit pas voir son cœur:

„Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.“ v. Tartuffe IV, 5.

Cléante est donc un homme sincère et vertueux qui croit en Dieu, Tartuffe un blasphémateur qui ne croit rien.

La religion et la piété du vrai dévot dans notre pièce ne sont pas celles de l'église de ce temps, mais c'est une piété naturelle qui ne consiste que dans la sincérité de l'âme et dans les bons rapports avec le ciel. On peut dire que l'auteur n'a pas une piété très ardente, mais il hait tout mensonge, qui lui paraît odieux. Il fut pour ainsi dire le prophète qui prévint la France d'un grand danger et c'est lui qui aujourd'hui encore nous apprend à haïr

„Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise.“

Les vrais dévots se mêlent de bien vivre, comme nous l'avons vu:

„Et leur âme est portée à juger bien d'autrui
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour

Tartuffe n'a pas une telle croy

„Si ce n'est qu
Lever un tel ob

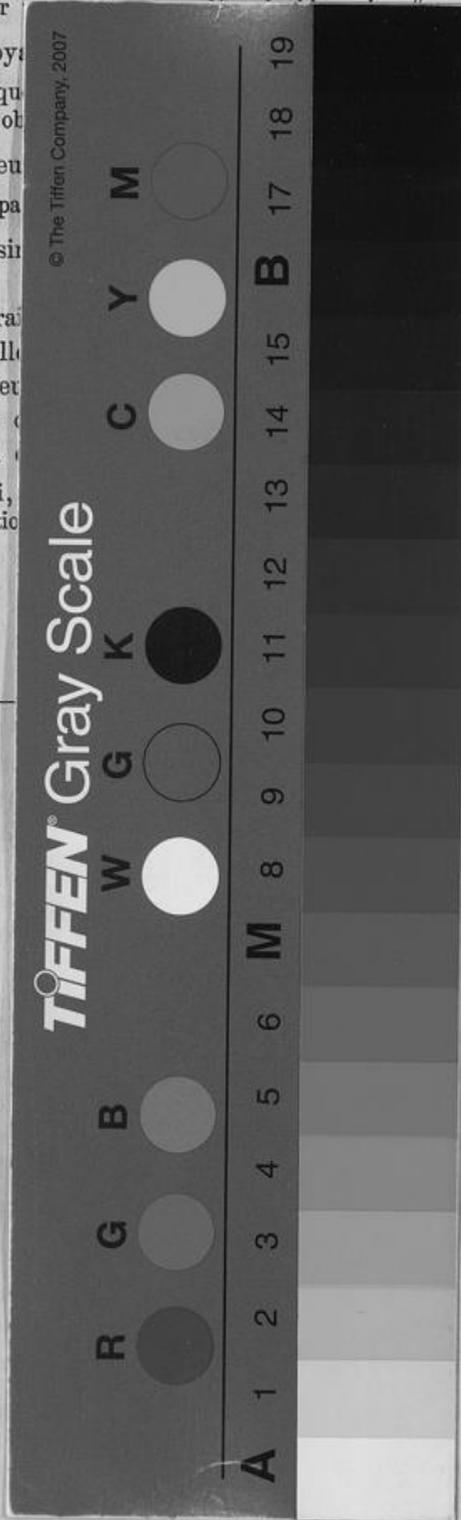
Dieu ne doit pas voir son cœu

„Et ce n'est pa

Cléante est donc un homme sin
mateur qui ne croit rien.

La religion et la piété du vra
ce temps, mais c'est une piété naturelle
les bons rapports avec le ciel. On pe
il hait tout mensonge, qui lui paraît
France d'un grand danger et c'est lui

„Ces gens qui,
Font de dévotio



v. Tartuffe IV, 5.

v. Tartuffe IV, 5.

Tartuffe un blasphé

celles de l'église de
té de l'âme et dans
é très ardente, mais
phète qui prévint la
à haïr